

André GANTER 68790 Morschwiller le Bas
Num. entrée : 1326 date : 04.07.1987
B I O G R A P H I E S

3178

LA SAINTETÉ A L'USINE

VIE ADMIRABLE
d'un ouvrier alsacien

ALOYSE SISSLER

1860-1930



230

Centre Départemental de Recherche
sur l'Histoire des Familles

N^o 2 124
(A8)

LA SAINTETÉ A L'USINE

VIE ADMIRABLE

d'un ouvrier alsacien

Par l'Abbé P. SUTTER
curé de Wickerschwihr (Ht-Rh.)



ÉDITIONS HÜFFEL
Colmar
1933

A la Très Révérende Mère

MARIE EMILIE KORNMANN

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE

des Sœurs de la Providence de Ribeauvillé

très respectueux hommage

de l'auteur

LA SAINTETÉ A L'USINE

Vie admirable d'un ouvrier alsacien

Le 6 juin 1930, dans la maison des Petites Sœurs des pauvres à Colmar, s'éteignait saintement, entouré des soins les plus dévoués de la Révérende Sœur Marie de la Miséricorde, un homme de foi, simple ouvrier, dont ces pages vont décrire brièvement la vie pour l'édification de nos braves catholiques.

Innombrables sont les blocs de marbre que fournit une carrière; toutefois, le sculpteur, qui projette une œuvre d'art, ne prend pas la première venue: il fait un choix judicieux et s'arrête à celui qui lui paraît le plus apte à la réalisation de son beau dessein. Puis, ce bloc de prédilection, il le travaille avec un soin spécial, avec amour, et il le transforme enfin en une magnifique statue, qui est sa joie et fera sa renommée.

Ainsi l'Artiste divin, le Dieu Créateur et Père, se plaît à marquer de son sceau, parmi la multitude des hommes qu'il appelle à la vie, ceux qu'il destine à l'ineffable honneur de ressembler davantage à son Fils bien-aimé. Ces âmes ainsi choisies par un pur don de la grâce, Dieu les travaille, lui aussi, avec une sollicitude toute spéciale, avec un amour de prédilection; il les transforme touche par touche et en fait des merveilles de sainteté pour sa plus grande gloire.

De cette cohorte d'âmes d'élite fut sans contredit Aloyse Sissler. Né le 2 Septembre 1860, à Walbach, gracieux village de la vallée de Munster, il était le second des dix enfants dont devait se composer la famille. Trois sont encore en vie; l'un d'eux est frère convers au Couvent de Sainte-Odile.

Pauvres, mais chrétiens dans toute l'acception du terme, les parents d'Aloyse, toujours attentifs à donner à leurs enfants le bon exemple, leur inculquèrent l'amour de Dieu et de la vertu qu'ils pratiquaient eux-mêmes si bien. De plus, ils les élevèrent raisonnablement et chrétiennement, se gardant avec soin de les dorloter et de les idolâtrer comme le font, hélas! aujourd'hui tant de parents, même chrétiens. Le petit déjeuner se composait d'une assiettée de soupe et d'un morceau de pain; le dîner et le souper, d'une nourriture simple, mais substantielle et suffisante; rarement on servait de la viande, plus rarement encore des friandises. En ce temps-là, la classe ouvrière était beaucoup plus frugale et moins difficile qu'aujourd'hui.

De bonne heure Aloyse fut confié à Sœur Valentine, maîtresse de la salle d'asile, à qui il conserva une profonde reconnaissance sa vie durant. C'est de cette bonne religieuse qu'il apprit une charmante prière que jusqu'à sa mort il murmurait à chaque sonnerie de l'heure: «A (telle) heure et à toute heure, Jésus, soyez dans mon cœur; remplissez-le d'amour et de ferveur.» A cette invocation il ajoutait un Pater et un Ave pour les âmes souffrantes ou en danger.

Dans la suite il ne put fréquenter régulièrement l'école, car, dès l'âge de 10 ans, ses parents l'envoyaient, tout au moins l'après-midi, au hameau voisin Hammerschmiede, dans l'usine Kiener pour aider au voiturage. L'instituteur manifestait parfois son mécontentement, mais les pauvres parents ne pouvaient remédier à cette situation regrettable, car c'était la dure nécessité qui obligeait l'enfant à contribuer selon ses forces au gain journalier de la famille.

De sa sortie définitive de l'école jusqu'au conseil de revision, s'écoulèrent des années qu'Aloyse appelait plus tard «l'époque de ses étourderies». Non pas qu'il fût devenu dissipé ou corrompu, mais, par suite de la fréquentation de camarades du même âge, malheureusement moins sérieux que lui, il laissa s'attiédir sa fervente piété d'antan. Parfois même il omit sa prière avant de se coucher. Aux réprimandes que lui adressait sa mère à ce sujet il répondait, pour s'excuser: «Je fais ma prière au lit.»

Le Conseil de revision l'exempta du service militaire pour une suppuration chronique des oreilles, consécutive d'une chute dans une fosse.

Deux ans plus tard se produisit un événement qui orienta sa vie définitivement.

Au village voisin de Zimmerbach, vivait alors une famille profondément chrétienne, elle aussi, la famille Zimmermann. Ses trois filles, Catherine, Anna et Marie travaillaient dans l'usine Kiener, comme Aloyse; leur frère, plus jeune, dans une fabrique de Turckheim. Aloyse, qui était constamment témoin de la parfaite conduite des trois sœurs, leur vouait une profonde estime. Bien mieux, il se fiança avec Catherine. Il aimait à raconter plus tard quelle suave et édifiante impression avait produite sur lui, dès sa première visite, la famille Zimmermann. L'humble et calme maison lui sembla un couvent: tous ses pieux habitants y étaient occupés après le travail à chanter des cantiques. Le curé de Zimmerbach, l'abbé Faffa, trouvait plaisir et édification à aller, de temps à autre, après les

Vêpres du Dimanche, visiter la sainte demeure et y écouter l'agréable concert. Et il se mettait à prophétiser à sa façon : « Marie est destinée à la vie religieuse ; et ses sœurs deviendront de braves mères de famille. » L'événement, toutefois, ne lui donna pas complètement raison. En effet, ce fut Anna qui demanda son admission au noviciat des Sœurs Bénédictines de l'Adoration perpétuelle à Bellemagny, où elle reçut le nom de Sœur Savinie et mourut pieusement le 16 décembre 1931 au pensionnat de Lutterbach. Catherine épousa notre Aloyse, tandis que Marie continua à administrer la maison familiale de Zimmerbach jusqu'à la mort prématurée de sa sœur Catherine. De celle-ci seule le sort fut conforme au vœu, à la prédiction du bon curé.

Un jour, Aloyse fut chargé par M. l'abbé Jean Haegy, curé de Walbach, d'aller porter une lettre à M. l'abbé Faffa. Celui-ci, rencontré entre les deux villages, prit aussitôt connaissance de la mission à lui destinée. Radieux et amical, il dit à Aloyse : « Monsieur le Curé de Walbach m'avise qu'il m'envoie son meilleur paroissien. Eh bien, tu lui diras que, de mon côté, je lui donne aussi ma meilleure paroissienne. Catherine et toi, vous êtes faits l'un pour l'autre. »

Le mariage fut célébré peu de temps après ce charmant épisode qui fait penser aux scènes ravissantes de la Bible. Aloyse alla habiter dans la maison paternelle de Catherine. La vie qu'on y menait était vraiment chrétienne, religieuse. A l'exemple de son épouse et de ses belles-sœurs, Aloyse marcha résolument à grands pas dans le chemin de la piété. Sa vie ne fut plus qu'une prière continuelle. Qu'on en juge : il se levait à 3 heures, faisait ses prières et s'adonnait à la méditation jusqu'à 4 heures. Les premières années sa fonction de voiturier l'appelait à la fabrique dès 5 heures du matin ; mais dès qu'il fut libéré de cette charge, il résolut d'employer les premières heures de la journée au service du Souverain Maître. Il se rendait alors à l'église ; en attendant l'ouverture des portes, il demeurait agenouillé sur les marches dans une profonde adoration, par le mauvais temps et la neige comme par les belles nuits d'été. Aussitôt la Maison de Dieu ouverte, il allait s'agenouiller sur les dalles, abîmé dans ses dévotions ; souvent les bras en croix ; puis il allumait plusieurs bougies en l'honneur des saints ou des mystères qu'il voulait particulièrement vénérer. A ces célestes délices du fervent ouvrier chrétien vint s'en ajouter une autre : le nouveau curé lui confia les clés de l'église avec la charge de sonner l'An-

gelus à 5 heures du matin. Chaque jour, Aloyse assistait pieusement à la sainte messe, agenouillé dans le dernier banc afin de laisser passer les fidèles; chaque jour aussi il communiait avec une ferveur vraiment touchante. Longtemps il ne put se déterminer, en revenant de la Table sainte, à tourner le dos au Saint-Sacrement: il retournait à son banc à reculons. Cela jusqu'au jour où son curé le pria d'agir en ceci suivant l'usage commun; humble et obéissant il se rendit volontiers au désir ainsi exprimé. Jusqu'à la communion du prêtre, Aloyse restait à son banc, ensuite il allait de nouveau s'agenouiller sur les dalles, disait un fervent «Au Revoir!» au divin Prisonnier du Tabernacle et s'en allait, lesté de foi et de courage pour la journée. Après avoir absorbé chez lui son café, il se rendait à l'usine où il donnait à tous ses compagnons le spectacle salubre du travailleur chrétien, zélé et consciencieux.

Pendant près de quarante ans, jusqu'à sa mort, Aloyse mena sans jamais broncher cette vie de piété ardente. Chaque matin, à la même minute, après son petit déjeuner, on le vit quitter son domicile, vêtu d'une blouse bleue, dans les plis de laquelle était dissimulé son chapelet qu'il récitait continuellement en cours de route. Son chemin passant devant l'église il y entraît de nouveau pour une courte adoration; il aimait aussi prier un instant devant la statue du Sacré-Cœur, qui sert de monument aux victimes de la guerre; il s'arrêtait encore pour élever son âme à Dieu devant les croix érigées au bord du chemin. Dans un petit panier à couvercle, passé à son bras, il emportait son déjeuner de midi qu'il réchauffait à l'usine. Ainsi voyageait-il, chaque jour ouvrable, de chez lui à la fabrique Kiener, «Hammer-schmiede», de Walbach, et, plus tard, à la fabrique Kiener de Turckheim. Le directeur l'avait autorisé à ne se présenter qu'à 9 heures, mais, en compensation, Aloyse prolongeait son travail à la fin de la journée. Il jouissait de l'entière confiance de ses maîtres ainsi que de l'estime de ses compagnons qui voyaient en lui un saint.

En revenant de son travail journalier, il s'arrêtait de nouveau, pour prier devant les croix du chemin et, à l'église, devant la statue du Sacré-Cœur. Il lui eût été impossible de passer devant une église sans y entrer pour faire ses dévotions.

Après son frugal souper, rapidement enlevé, il exécutait les menus travaux que réclamait le ménage, puis il reprenait le chemin de la Maison de Dieu pour la visite du soir qu'il pro-

longeait jusqu'à 9 heures en hiver et 10 heures en été. Rentré chez lui, il faisait encore une lecture spirituelle avant d'aller prendre un repos bien gagné.

Le dimanche, à partir de 4 heures du matin, Aloyse montait la garde à l'église jusqu'à la distribution de la Sainte Communion; puis, durant une demi-heure, il s'absorbait dans son action de grâces. Après le déjeuner, il retournait à l'église, assistait à la grand'messe, et demeurait un bon moment en adoration. A une heure, il reprenait son poste pieux au Sanctuaire jusqu'aux vêpres, après lesquelles il faisait une visite au cimetière et retournait encore à l'église.

Le fidèle serviteur de Dieu ne manquait aucune procession; les jours de semaine, il demandait congé au Directeur, qui ne le lui refusait jamais. Sa façon de prier était si fervente et si édifiante qu'elle portait à la piété ceux qui en étaient témoins. Il récitait à haute voix et de mémoire les saintes litanies.

Sa dévotion préférée, toute spéciale, avait pour objet la Sainte Mère de Dieu, dont les fêtes étaient pour lui des jours de joyeuse prédilection. Il vénérât aussi tout particulièrement la Passion du Sauveur: chaque jour il faisait trois fois le chemin de la croix; devant chaque station il baisait la terre. A le voir ainsi agenouillé devant l'émouvante scène de la Passion, tout absorbé dans sa dévotion, on se reportait au saint Curé d'Ars que l'artiste a représenté dans la même posture. L'aspect d'Aloyse en prière était très impressionnant. On se demande tout naturellement ce que faisait le pieux serviteur de Dieu, durant ces longues heures d'adoration devant le Tabernacle. Voyait-il le Seigneur comme la «voyante» de Konnersreuth? Avait-il l'incomparable grâce de s'entretenir alors avec le Bien-Aimé de son cœur? Quelques allusions échappées au pieux ouvrier permettent de le supposer, bien que, par humilité, Aloyse n'ait jamais rien affirmé de précis à ce sujet.

Comme son divin Maître, il aimait la croix et la souffrance. Il couchait sur la dure à la manière des Trappistes. Très court était son sommeil. La nuit même n'empêchait pas ses oraisons. Alors que tout reposait dans la sainte maison, il y avait encore une lumière dans sa chambre. Bien que cette pratique fût fort pénible, il restait des heures entières agenouillé sur le plancher rugueux; ses genoux en devinrent ulcérés et nécessitèrent deux opérations chirurgicales. Afin de pouvoir, quand même, continuer ses exercices de mortification, il enveloppa de chiffons ses genoux écorchés. Quand on

tentait de lui persuader de ne pas s'agenouiller toujours à terre et de prendre place dans les bancs, tantôt assis, tantôt debout, tantôt à genoux, il répliquait : « Mais alors où serait la pénitence ? »

Comme devait s'y attendre le courageux chrétien, sourd à Satan et fidèle à Dieu, de lourdes épreuves s'abattirent sur lui. Sa digne compagne mourut le 22 avril 1890, à peine âgée de 34 ans, lui ayant donné deux enfants : une fille qui, en 1900, entra au noviciat des Sœurs de Ribeauvillé et exerce actuellement à Thann la noble mission de Sœur enseignante ; un fils, Aloyse, qui précéda sa mère au Ciel.

Marie, la belle-sœur d'Aloyse, prit dès lors soin du ménage jusqu'à sa mort, survenue le 7 novembre 1928. Combien touchante fut la scène des adieux suprêmes de ces deux saintes âmes ! Aloyse encourageait la moribonde à la patience en lui répétant avec foi : « Encore une heure de souffrance, et puis commencera pour toi le bonheur sans mesure et sans fin ! »

Après ce départ, Aloyse, n'ayant plus personne pour s'occuper de lui et de son ménage, se suffit à lui-même en tout, sauf pour le dîner qu'il prenait dans une pension de Turckheim. Quelques années après la mort de Marie, il fut affligé d'une maladie infectieuse qui nécessita une opération. Ce vrai chrétien, soldat du Christ, ne proféra jamais une plainte ; bien mieux il considérait chaque souffrance comme un joyau de grand prix. Rendu furieux par sa fidélité, Satan ne l'épargna pas. Aloyse a raconté que, de temps en temps, quand, le soir, il était à genoux, en prière, devant le porche de l'église, un chien au pelage noir, comme il ne s'en trouvait pas au village, venait le molester. Il était convaincu que c'était le démon qui, sous cette forme animale, cherchait à le distraire et à le détourner de la prière. Mais en vain : le vaillant soldat de Dieu ne faiblit jamais.

Chaque fois qu'Aloyse quittait sa demeure, chaque fois qu'il y retournait, il redisait avec ferveur la pieuse invocation : « Loué soit Jésus-Christ ! » Le dimanche, il disait régulièrement l'office du Tiers-Ordre. Il mettait la même dévotion dans les prières avant et après les repas et les terminait par l'oraison jaculatoire : « Loué et servi soit Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel ! » Entre sa prière du soir et son coucher il lisait une méditation dans un livre de piété que lui avait offert M. le Chanoine Salzmänn, Supérieur du couvent des Trois-Épis.

Le généreux serviteur de Dieu s'efforçait d'imiter de son mieux son saint Patron, spécialement dans sa ferveur dans la

prière, son goût pour la pénitence et son amour brûlant pour l'Eucharistie. Il connaissait par cœur la vie des principaux saints du calendrier. A ce sujet, il faisait une remarque fort sensée, à savoir qu'il ne lui serait pas possible de vivre comme les ermites, parce que, de nos jours, il y a trop d'allées et venues et d'agitation de par le monde; d'autre part, il ne se sentait aucune vocation pour l'ordre des Trappistes ou des Capucins ou tout autre analogue, car, selon lui, il n'y pourrait pas prier et méditer à son goût. Mais en vérité on peut affirmer qu'il menait dans le monde véritablement la vie orante et laborante d'un Trappiste.

Toujours vivant dans une atmosphère de recueillement et de prière, il ne perdait jamais complètement de vue Notre-Seigneur, même pendant le travail. De son cœur embrasé s'élançaient fréquemment vers le ciel des oraisons jaculatoires et des actes d'amour. A chaque Ave du chapelet il ajoutait une oraison jaculatoire; à chaque station du chemin de la croix il formait une intention particulière, tantôt pour les jeunes gens, tantôt pour les hommes d'âge mûr, ou bien encore pour la conversion des pécheurs et autres nécessités ou besoins qu'on lui avait recommandés.

Souvent, Aloyse gémissait sur l'abandon dans lequel les chrétiens laissaient le Divin Prisonnier du Tabernacle et, aussi, sur l'ingrate indifférence avec laquelle ils passaient devant le Sanctuaire sans penser à la présence du Sauveur et sans le saluer. Il priait avec prédilection pour les pécheurs et les indifférents et, à leur intention, se livrait à de spéciales pénitences. Le respect humain fut toujours chose inconnue de lui. Un jour qu'il était en conversation avec le propriétaire de l'usine, l'Angélus se mit à sonner; Aloyse demanda à son interlocuteur la permission de faire sa prière, ce qui lui fut accordé de bonne grâce. Il était membre des associations du Tiers-Ordre et du Rosaire Vivant et prenait une part fort active et édifiante à toutes les manifestations religieuses de la paroisse.

Le fondement de toute vraie piété est, sans contredit, l'humilité; sans cette vertu tout l'édifice de la dévotion ne serait bâti que sur le sable. Aussi, notre Aloyse fuyait-il, autant que possible, la louange des hommes. Il se considérait lui-même comme n'étant qu'une créature très vile et il trouvait une réelle satisfaction à être humilié. Maintes fois il put constater que la manière dont il faisait ses dévotions le faisait passer pour un original. Il arriva que de petits espiègles aspergeaient d'eau bénite le bon Aloyse agenouillé au fond de

l'église. Un jour, un ecclésiastique étranger à la paroisse, croyant avoir affaire à un mendiant humblement en prières, lui offrit une aumône, qu'il refusa, naturellement, d'un simple sourire.

Après avoir subvenu aux dépenses du ménage, il destinait l'argent qui lui restait à de bonnes œuvres, surtout à l'embellissement de l'église: il avait tant à cœur de voir le Sanctuaire aussi bien orné que possible.

Disciple fidèle et zélé de Jésus-Christ, il brûlait de fervent pour la Maison de Dieu. Combien il lui était pénible de voir les enfants bavarder au Saint Lieu ou s'y comporter irrespectueusement! Il les morigénait énergiquement, et, le cas échéant, n'hésitait pas à leur distribuer quelques taloches, basant sa juste et salutaire sévérité sur l'exemple de son Divin Maître chassant à coups de verbe strident et de corde cinglante les vendeurs et acheteurs qui profanaient la Maison de son Père. Une fois, pourtant, il commit une méprise et sa mercuriale lui valut un incident inattendu. Emporté par son zèle, il avait puni un gamin dont le père ne partageait pas les idées religieuses d'Aloyse. Au retour du travail, cet homme, irrité, l'apostropha en pleine rue, criant: «Qu'as-tu fait à mon gosse? Qui t'a donné le droit de le punir?» et, ce disant, il lui appliqua une gifle retentissante. Très calme, Aloyse répondit: «Ayez la bonté de me souffleter encore sur l'autre joue.» Décontenancé et confus, le père se retira. La profonde humilité du pieux serviteur de Dieu avait produit son effet: à partir de ce jour, le «gifleur», indifférent, s'adonna plus sérieusement à ses devoirs religieux. Autre exemple de la chrétienne patience d'Aloyse: le sacristain, un jour, étant venu de bonne heure ouvrir les portes de l'église, ne remarqua pas notre saint homme sur les marches, le heurta violemment et le fit tomber. Aloyse, comme s'il eût été insensible à la douleur, ne laissa pas échapper le moindre reproche, ni la moindre plainte. Lorsque, en 1927, M. Kiener, le propriétaire de l'usine, lui remit la médaille pour trente ans de services, il fit cette remarque: «Cette médaille m'est un encouragement pour gagner le Ciel. Quelle récompense nous recevrons là-haut si nous avons servi Dieu avec fidélité!» Plus tard, quand avec l'âge ses forces vinrent à décliner, on ne l'employa plus à l'usine de Turckheim que pour de menues besognes: son office consista dès lors à mettre de l'ordre dans les ateliers. Quelqu'un ayant fait l'observation qu'Aloyse méritait une position plus relevée,

celui-ci répliqua aussitôt: «La dernière place est assez bonne pour moi, pourvu que le Bon Dieu soit content de son serviteur!»

Dans ses rapports avec le prochain, il était toujours poli, affable et serviable. Quand il défendait son opinion, il lui arrivait parfois d'être entêté, mais jamais blessant; il ne cherchait jamais non plus à imposer à tout prix sa manière de voir.

Pour rendre service aux prêtres il eût passé à travers le feu. Il voyait en chacun d'eux un représentant de Dieu à qui il vouait une absolue obéissance, dût-il lui en coûter un lourd sacrifice. Il était toujours prêt à secourir les pauvres, les malades, les moribonds et à les consoler en leur parlant du Ciel.

Tout le monde le tenait en haute estime et admirait sa ferveur. Beaucoup disaient: «Nous le verrons certainement mourir comme un saint.» Les événements s'opposèrent à la réalisation de cet espoir. Avec les années, le serviteur de Dieu s'affaiblissait visiblement. Réduit à tenir son ménage lui-même, il négligea son alimentation, qui devint insuffisante. Outre cela, il ne diminuait en rien ses pénitences. Aussi, fatalement, ses forces physiques, ainsi que sa mémoire, allaient s'épuisant. Une légère attaque d'apoplexie semble bien s'être ajoutée à ces causes de destruction. Toujours est-il qu'il ne put plus se lever et que, le 30 mars 1930, force fut à Monsieur le Curé de lui apporter le Saint Viatique qu'il reçut avec une piété touchante. Deux jours plus tard, il saluait d'un dernier regard sa chère église paroissiale dont il avait été l'hôte le plus assidu et le plus fervent; il disait un suprême adieu à son cher Zimmerbach, et l'auto des malades le transporta à l'hôpital de Colmar. Il n'y séjourna qu'une huitaine, puis fut transféré à la Maison des Petites Sœurs des pauvres. Toute son affaire, dès lors, fut de se préparer à mourir le plus chrétiennement possible. Il regarda venir la fin dans le recueillement et l'exercice continu de la prière. L'oraison et le chapelet occupaient tous ses instants. Sa fille, en religion Sœur Maxentia, accourut de Thann afin d'assister son bien-aimé père à ses derniers moments. Ses frères et sœurs accoururent à leur tour auprès du cher malade, qui les exhortait au service fidèle de Dieu et ajoutait: «Ah qu'il fait bon mourir quand a bien servi le Bon Dieu ici-bas.»

Comme l'avait été sa vie, sa mort fut au plus haut point édifiante. On ne l'entendit proférer ni une plainte, ni un gémissement. Enfin, il reçut pour la dernière fois son Divin

Maître, qui avait été son hôte de chaque jour. Il lui fit avec une résignation parfaitement chrétienne le sacrifice de sa vie. A plusieurs reprises on le vit faire le geste de repousser quelque chose : sans doute se défendait-il contre les dernières attaques du malin esprit, ainsi qu'on le lit dans la vie de quelques saints. Ensuite survint un calme parfait et il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, un premier vendredi du mois, le 6 juin 1930, vers 10 heures du matin.

Voici ses dernières paroles : « Je ne regrette rien de ce que j'ai fait sur la terre ; là-haut je continuerai à prier pour vous tous ; restez toujours fidèles au Bon Dieu ! »

Son corps fut transporté le lendemain à Zimmerbach où on lui fit des funérailles comme la paroisse en avait bien rarement vu de pareilles.

Aloyse, le pieux ouvrier, repose maintenant à l'ombre de la Croix de Mission, au pied de laquelle il avait si souvent prié. Une simple croix de bois, ornée seulement d'un beau crucifix noir, indique l'endroit où repose sa dépouille mortelle, en attendant la résurrection glorieuse.

Sa mémoire continue à vivre et se perpétuera dans le cœur du peuple qui l'a connu et qui fut tant édifié par son magnifique exemple.

Au Ciel, en la vision et en la possession de son Seigneur et Dieu, il poursuit son adoration ; il prie pour tous ceux qui lui sont chers et leur obtient des grâces précieuses. Déjà on parle de faveurs spirituelles obtenues par son intercession. Plairait-il au Seigneur de glorifier son fidèle serviteur déjà sur cette terre ?

C'est le secret de la Providence.

« Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! leurs œuvres les suivent ! »

Imprimatur

Argentinae, die 15 Octobris 1932

Th. DOUVIER,

v. g.

Ouvrages du même auteur

Le diable, ses paroles, son action dans les enfants possédés d'Ilfurth. 6^e édition. Librairie Brunet-Arras. (Prix 7 fr.)
Cet ouvrage a déjà été traduit en 14 langues.

L'Antifrance à l'œuvre. Les scènes les plus poignantes de la dernière persécution religieuse en France, avec une préface de Mgr Ruch et 35 illustrations. (Prix 5 fr.) Librairie Alsatia Colmar (Ht-Rhin).
